

**WILLEMS** (Edouard), Médecin, Biologiste, Professeur (Bruxelles, 30.4.1869 - Uccle, 17.12.1949). Fils d'Alphonse et de Marie Tardieu; époux de Montigny, Yvonne.

Après ses humanités à l'Athénée royal de Bruxelles, Edouard Willems entra à l'Université libre de Bruxelles où il obtint, en 1893, le diplôme de docteur en médecine, chirurgie et accouchements. Jeune médecin ayant accompli une année d'études complémentaires à l'Université de Heidelberg, il se détourna pendant quelques années de la carrière scientifique vers laquelle il avait paru s'orienter.

En 1896, il partait pour l'Afrique comme médecin de la Compagnie des Chemins de fer du Congo. La construction de ce chemin de fer, qui devait relier Matadi au Stanley-Pool et permettre le développement des vastes territoires de l'Etat indépendant, se poursuivait depuis 1890 dans un climat, à cette époque, meurtrier et en dépit d'énormes difficultés. Willems débarquait à Matadi à la fin de mai, en même temps que le directeur Espanet, (Biographie coloniale belge, t. I, col. 362), l'ingénieur Cito, le docteur Meyers. Le 1<sup>er</sup> juin avait lieu l'ouverture provisoire de la section Matadi-Tumba longue de 190 kilomètres. Willems était chargé d'assurer seul le service médical de l'infrastructure de la section Tumba-Inkisi. Aucun médecin n'étant attaché aux brigades d'étude qui opéraient en avant-garde, c'est à lui qu'incombait également les soins à donner à leur personnel. Il avait ainsi sous sa responsabilité une cinquantaine d'Européens, la moitié Italiens, plus trois à quatre mille Hamites et Noirs de races diverses, Sénégalais près de la moitié. Les installations médicales dont il disposait étaient sommaires: une cabane élevée sur bois contenant les produits pharmaceutiques et devant laquelle se tenaient les consultations; deux grandes tentes avec un certain nombre de cadres en bois grossier servant de couchettes pour une quarantaine de malades; deux petites tentes pour les deux infirmiers noirs: un Yoloff et un Sierra Leone, intelligents et débrouillards. Avec les progrès de la voie il dut à six reprises changer de camp avec son personnel, sa maison danoise, ses tentes d'hôpitaux et de pharmacie.

La Compagnie ne procurait pas d'instruments à ses médecins. Ceux dont Edouard Willems disposait étaient vétustes. La boîte d'amputation qui s'y trouvait lui avait été donnée par une tante dont le père avait été médecin. Il n'y en avait pas d'autre sur toute la ligne en construction. Parfois, a-t-il écrit, une locomotive haletante parvenait jusqu'à l'endroit où il campait; elle apportait un billet d'un confrère, établie à 20 kilomètres de là, demandant le prêt de la boîte pour une opération urgente. C'est dans ces conditions que — selon René J. Cornet:

... le Dr. Edouard Willems a rendu au personnel de la Compagnie du Chemin de fer du Congo d'immenses services: son dévouement intelligent, ses capacités professionnelles, son esprit scientifique, sa profonde humanité et sa compréhension des mentalités les plus diverses lui ont permis d'exercer, pendant son séjour en Afrique en ces lointaines années, une réelle et bienfaisante influence (La bataille du rail, p. 309).

En juin 1897 des crises graves de malaria l'obligèrent de retourner en Europe. Il était depuis treize mois dans le Bas-Congo. La moyenne du séjour des Blancs n'y était que de dix mois environ à cette époque.

Rentré en Belgique, il avait repris le chemin de l'Université où il avait rempli de 1898 à 1909 les fonctions d'assistant à

l'Institut d'anatomie. Jusque-là on avait généralement cru que la maladie du sommeil n'atteignait pas les Blancs. En février 1901 cependant il avait soigné un malade qui avait fait trois séjours au Congo au cours des années précédentes et qui, après avoir présenté les symptômes caractéristiques de cette maladie, était mort quelques mois plus tard. A peu près au même moment deux cas analogues furent soumis à son examen et aboutirent également à un décès. C'est dans ces conditions qu'il fut le premier à diagnostiquer la maladie du sommeil, faisant valoir que si elle n'avait pas été précédemment reconnue chez le Blanc, bien que celui-ci en fût assez fréquemment atteint, cela tenait à ce que peu de médecins ne la connaissaient alors que de nom et que la plupart des malades venaient mourir en Europe. Il consacra à la question une étude approfondie qui parut dans les *Annales de la Société royale des sciences médicales et naturelles de Bruxelles* (t. XIV, fasc. 1, Hayez, 1905).

En 1911, sa thèse, intitulée: « Localisation motrice et kinesthésique du trijumeau chez le lapin » lui valut le titre de docteur spécial en sciences anatomiques. Elle était le résultat d'un travail ardu; son importance fut reconnue à l'étranger. Aux Etats-Unis, les noyaux masticateur et mésentérique du trijumeau portent depuis lors le nom de noyaux de Willems.

Les premiers travaux d'Edouard Willems s'étaient poursuivis à l'Institut d'Anatomie et à l'Institut de Physiologie. Dans les années qui précèdent immédiatement la guerre de 1914, il avait commencé à fréquenter l'Institut de Sociologie dont le directeur Emile Waxweiler, l'y avait attiré. En 1921, il succédait à Emile Houzé dans la chaire d'Anthropologie de l'Ecole des Sciences politiques et sociales. Il en renouvela l'enseignement à l'Université de Bruxelles.

C'est à ce moment que Félicien Cattier (Biographie belge d'Outre-Mer, t. VI, p. 189), l'appela aux fonctions de secrétaire général de la Fondation Universitaire, qui venait d'être créée et dont un autre grand colonial, Emile Francqui, était le président (Biographie coloniale belge, t. IV, col. 311). La large érudition d'Edouard Willems, la connaissance du monde universitaire qu'il avait acquise au cours des nombreuses années passées au contact, tant des étudiants que des professeurs, lui permirent d'y rendre de grands services. Il les continua quand, en 1928, il fut nommé conseiller référendaire de la Fondation universitaire et du Fonds de la Recherche scientifique. Bien qu'il eût atteint la limite d'âge en 1934, il fut prié de poursuivre ses fonctions jusqu'à septante ans.

Quelle que fût la portée des travaux scientifiques auxquels il avait attaché son nom, son esprit n'y demeura jamais confiné. C'est ainsi, entre autre, qu'en 1927, devenu gouverneur du Rotary International, il en présida le Congrès qui attira à Ostende, où celui-ci se réunissait, plusieurs milliers d'Américains; et qui fut inauguré en présence du roi Albert.

Edouard Willems appartenait à une génération qui avait produit de brillantes personnalités. Avec huit de ses contemporains de l'Université de Bruxelles, il formait un groupe dont les membres, dès le début de leur carrière, s'étaient intitulés « les ancêtres »; ils se réunissaient tous les mois successivement chez chacun d'entre eux. On y trouvait Jules Bordet, futur prix Nobel (Biographie belge d'Outre-Mer, t. VI, col. 86). Félicien Cattier, futur président de la Fondation universitaire et du Fonds national de la Recherche scientifique, Jean De Moor, futur directeur de

l'Institut de Physiologie, Paul de Reul, futur académicien, Louis Franck, futur ministre des Colonies et gouverneur de la Banque Nationale (Biographie coloniale belge, t. III, col. 325), Henri Jaspas, futur ministre des Colonies et Premier Ministre (Biographie belge d'Outre-Mer, t. VI, col. 539), Jean Massart, futur académicien (Biographie coloniale belge, t. II, col. 677), Louis Wodon, futur académicien et Secrétaire d'Etat de la Maison du Roi. A la mort d'Edouard Willems, Jules Bordet était le dernier « ancêtre » survivant.

28 novembre 1975:

Fernand Vanlangenhove.

R.J. Cornet: La bataille du rail. La construction du chemin de fer de Matadi au Stanley-Pool (Bruxelles, 1953, p. 306 sv.). — E. Willems: La maladie du sommeil chez le Blanc (Bruxelles, Hayez, 1905). — E. Debonnie: Hommage à Edouard Willems, pionnier oublié, *Courrier d'Afrique* (Léopoldville, 1<sup>er</sup> février 1950). — E. Willems: Annales de la société de médecine tropicale (Anvers, t. 30, n° 1, 31 mars 1954, p. 4). — Notice biographique sur Edouard Willems (*La Revue coloniale belge*, Bruxelles, n° 64, 1<sup>er</sup> juin 1948, p. 342-343). — F. Vanlangenhove: Willems (*Biographie Nationale*, t. 34, fasc. 2, p. 762-767).